

14. DOUBLE VIE.

Sébastien descendit l'escalier en aboutonnant son col de chemise et en rajustant son nœud de cravate. Dans l'entrée, il attrapa au passage son trousseau de clés sur la console et son attaché-case posé au pied de celle-ci. Sur le perron, il huma l'air frais du matin. Il ferma la porte à clé, traversa la petite allée gravillonnée, ouvrit le portillon et monta dans sa voiture. Quelques instants après, la BMW gris métallisé disparut au coin de la rue.

Michaël descendit de sa voiture garée à proximité. Il franchit le portillon, gagna la porte d'entrée en quelques enjambées en faisant crisser les gravillons de l'allée, ouvrit la porte avec son double de clé et monta à l'étage où on l'attendait. Dans la chambre, régnait une douce pénombre distillée par les double-rideaux à demi-fermés, devant lesquels se découpait une longue silhouette blanche.

Élaine dénoua la ceinture de son peignoir blanc et fit glisser celui-ci, dévoilant tout d'abord ses épaules, et puis tout son corps nu, avec de douces collines et des vallées secrètes qui ne demandaient qu'à être explorées.

Michaël ne se fit pas prier.

Sébastien Grabinsky arriva au siège de son entreprise de transport international. Les entrepôts et les camions aux couleurs blanche et rouge de la société de transports G.R.I.N. (pour Grabinsky Routiers Internationaux et Nationaux) occupaient une bonne superficie sur le bord de la route nationale 12, à proximité de son embranchement avec la double-voie menant à Roscoff et à son port du Bloscon ouvert sur l'Angleterre. Cette entreprise avait été créée par son grand-père, Josef Grabinsky, à la fin de sa vie, avec les économies accumulées au cours de ses années de dur labeur de petit immigré polonais. Très modeste à l'origine, avec deux camions brinquebalant vaille que vaille sur les routes de Bretagne, cette entreprise avait été considérablement développée par Serge Grabinsky, le père de Sébastien, qui lui avait donné une stature internationale. Désormais, les camions de la GRIN parcouraient toute la France, traversaient la Manche à destination du Royaume-Uni et se faisaient surtout une spécialité des destinations vers l'Europe de l'Est.

Au décès du patriarche, Sébastien avait hérité de l'entreprise. Il faut dire qu'il était le seul garçon de la famille, son frère jumeau, Jean-Michel, ayant quitté le foyer familial dès sa majorité acquise, en raison de graves différends avec son père que son caractère entier avait envenimés considérablement et qui avaient fait pleurer bien souvent sa mère, décédée peu après. Depuis, il avait totalement disparu. On disait qu'il avait vraisemblablement rejoint le pays de ses aïeux. Les recherches entreprises au moment de la succession par le notaire qui en était chargé s'étaient révélées infructueuses.

Sébastien Grabinsky se trouvait donc seul maître à bord de la GRIN, ses sœurs cadettes, Patricia et Michèle, n'ayant que quelques parts dans la société qui ne leur permettaient pas de discuter les décisions de leur aîné, si elles en avaient envie, ce qui n'était pas certain.

La belle position sociale de sa famille avait permis à Sébastien d'épouser Éline Le Floch, la fille unique d'un important industriel du Finistère nord, par ailleurs maire de son village et conseiller général. Éline et Sébastien étaient amoureux l'un de l'autre depuis leur prime jeunesse. Leurs épousailles allaient ainsi de soi et n'avaient pas été pour déplaire aux pères qui entrevoyaient par là-même d'heureux développements réciproques de leurs affaires.

De fait, Gaël Le Floch avait pu obtenir de larges facilités pour le transport de ses produits et Serge Grabinsky avait su profiter de tous les appuis politiques qui lui furent offerts en compensation. Bien évidemment, leurs successeurs, Sébastien Grabinsky et Yann Le Floch, avaient pérennisé la situation. Les deux beaux-frères s'entendaient comme larrons en foire, d'autant que Yann Le Floch avait fait mieux que son père en se faisant élire député, puis en occupant un poste de secrétaire d'État.

Tout allait donc pour le mieux pour les familles Grabinsky et Le Floch. Sauf que ce tableau idyllique possédait son ombre : Éleine Le Floch ne parvenait pas à donner un héritier à Sébastien Grabinsky.

Il était dans les habitudes que les Grabinsky reçoivent un groupe d'amis le vendredi soir. C'étaient généralement des amis gravitant hors du cercle professionnel, amitiés acquises au cours des rares loisirs de Sébastien et des nombreuses heures de vacuité de l'emploi du temps d'Éleine. Cela permettait à Sébastien, après une semaine lourde de responsabilités, d'oublier ses soucis, de parler du golf qu'il n'avait guère le temps de fréquenter, du bridge qu'il pratiquait peu, du cinéma ou du théâtre où il n'allait jamais, enfin de parler de tout et de rien, pour autant qu'on puisse parler de rien !

De temps à autre, l'une des sœurs Grabinsky participait à la soirée. Jamais les deux sœurs en même temps, sous peine de voir la discussion tourner au pugilat ! Au début, Éleine avait commis l'erreur d'inviter ses deux belles-sœurs ensemble, qui plus est avec leurs maris. Elle avait vite compris qu'il ne fallait plus renouveler cette erreur. Les invectives avaient été violentes autour de la table et cela avait failli virer au pugilat !

Les deux sœurs étaient jalouses l'une de l'autre, et les deux beaux-frères n'étaient pas en reste, ne manquant pas de jeter de l'huile sur le feu lors des discussions. De plus chacun des couples affichait désormais des ententes de façade et seules quelques convenances bourgeoises et des intérêts pécuniaires empêchaient les séparations voire les divorces.

Ce vendredi-là, Éleine Grabinsky-Le Floch attendait le meilleur ami de Sébastien et son épouse qui se trouvait être sa meilleure amie à elle, ce qui promettait une soirée fort agréable. Devait se joindre à eux un comédien célèbre qui avait une villégiature dans la région, et qui allait leur faire part de tous les potins de son microcosme parisien pour leur plus grand plaisir. Cela faisait du bien, de temps à autre, de se plonger dans les affres de ce monde impitoyable des peuples pour se rendre compte que nos petits soucis n'avaient en définitive que bien peu d'importance... Cette constatation nouménale rendait joyeuse Éleine qui avait tendance à se plaindre de la monotonie de sa vie provinciale.

Sébastien avait prévenu qu'il serait en retard, ayant un important rendez-vous qu'il n'avait pu différer. Éleine avait accueilli seule les invités. Dans le grand salon de la belle villa qu'occupaient les Grabinsky près de Carantec, les conversations roulaient sur des sujets futiles que d'aucuns auraient trouvé d'une banalité affligeante. Il faisait doux en cette soirée de mars et le soleil couchant donnait de chaudes couleurs au panorama de la baie de Morlaix que l'on pouvait admirer par la grande baie vitrée. Le château du Taureau et l'île Louët se plongeaient peu à peu dans une obscurité qui fut bientôt totale.

Mais Sébastien n'arrivait toujours pas. Depuis son appel téléphonique au cours duquel il avait fait part de son retard, vers 17 h 30, il n'avait pas rappelé. L'irritante sonnerie cacochyme de l'horloge comtoise venait d'égrener onze coups. Les invités commençaient à partager l'inquiétude d'Éleine. D'après ce qu'avait compris celle-ci, le rendez-vous de Sébastien était prévu à Roscoff, d'où un détour d'une vingtaine de kilomètres de son trajet habituel de Morlaix à Carantec. Minuit sonné, elle se résolut à appeler la gendarmerie afin de s'enquérir d'un éventuel accident. On eut l'obligeance de lui passer le major Le Goff qu'elle connaissait bien. Celui-ci l'assura qu'aucun accident n'avait été signalé ; il l'assura également que, si le lendemain matin Sébastien n'était pas

rentré, il déclencherait une enquête pour disparition inquiétante. Bien que, étant majeur, il eut été loisible à Sébastien de disparaître s'il l'avait voulu sans que personne n'y pût rien...

Élaine ne dort pas cette nuit-là, et très mal les nuits suivantes...

C'est trois semaines plus tard que la mer rendit un corps qui semblait correspondre à celui de Sébastien Grabinsky. On le retrouva près des viviers qui s'étendent au pied de la chapelle Sainte-Barbe, à Roscoff. Le corps était dénudé, et le séjour dans la mer ainsi que les animaux marins avaient fait leur œuvre sinistre.

Avec ménagement, on invita Élaine à venir procéder à l'identification à l'institut médico-légal. Le major Le Goff l'accompagnait. Elle s'approcha du corps, eut un sursaut en voyant le visage que l'on avait tenté de rendre présentable, repéra le grain de beauté à la base de l'oreille droite et s'évanouit en se laissant tomber dans les bras du gendarme. Lorsqu'elle revint à elle, elle put répondre positivement à la question de Le Goff qui lui demandait si elle avait reconnu le corps de son mari.

De toute façon, les analyses ADN n'allaient laisser aucun doute : le cadavre était bien celui de Sébastien Grabinsky. L'autopsie ne laissait également aucun doute au fait qu'il s'agissait d'un meurtre : Sébastien Grabinsky avait reçu deux projectiles d'armes à feu dont l'un mortel au cœur.

Compte tenu de la personnalité de la victime et surtout de l'influence du frère d'Élaine, secrétaire d'État auprès du ministre de l'Intérieur, il fut fait appel au meilleur limier de la police du Finistère et de Bretagne, voire de France. La capitaine Mary Lester allait entrer en scène.

Mary Lester avait déjà eu l'occasion de venir enquêter à Roscoff. Elle reprit une chambre à l'hôtel du *Temps de Vivre*, face à l'église, où elle avait séjourné lors de l'affaire de la villa des Quatre-Vents. Elle aimait bien cette petite ville portuaire aux belles maisons de granite, certaines possédant d'intéressantes façades sculptées, et son port de pêche dominé par la chapelle Sainte-Barbe peinte en blanc en guise d'amer tout comme la grande tour carrée du phare construite bizarrement en plein milieu du quai. Il était agréable de flâner sur la longue digue menant à l'embarcadère pour l'île de Batz dont la côte, les maisons et le phare semblaient à portée de main de l'autre côté d'un étroit chenal. De cette digue, la vue était pittoresque sur la ville qui reflétait ses façades et son clocher dans l'eau stagnant entre les rochers affleurant l'estran.

Pourtant, c'est à Roscoff qu'elle pouvait revivre le souvenir désagréable de sa rupture avec Lilian Rimbermin qu'elle avait cru être l'homme de sa vie avant de s'apercevoir que sa relation avec cet « architecte de maisons dans les arbres » n'avait aucun avenir sérieux. Ne l'avait-il pas rejointe à contrecœur à Roscoff lorsqu'elle le lui avait demandé, avant de la quitter pour une escapade à l'île de Batz avec un publiciste bisexuel notoire ¹ ?

Mais c'était le passé. Elle refaisait maintenant sa vie avec un séillant vétérinaire dont les goûts et la façon de vivre étaient mieux en harmonie avec ce qu'elle souhaitait. Et puis Yann Charpentier n'avait-il pas sauvé Miz Du d'une mort certaine ² ? Quant on connaît l'attachement fusionnel de Mary à son gros chat noir, il s'agissait là d'un atout non négligeable pour le vétérinaire...

Mary arriva tard le soir dans la cité léonarde, alors que la mer, avec un coefficient de marée de 115, montait à l'assaut des quais dans la nuit tombée. Les déferlantes se ruaient sur les murets, créant de gigantesques panaches écumant, de cinq à dix mètres de haut, qui voyaient leur blancheur accentuée par des projecteurs que la TV locale avaient placés là pour « faire le spectacle » !

Après avoir dîné d'un succulent filet de lieu sauce à la mangue, elle rejoignit sa chambre d'hôtel. Elle révisa le dossier que lui avait remis son patron, le commissaire divisionnaire Fabien, afin d'être parfaitement au point quand elle affronterait les gendarmes le lendemain matin.

¹. Voir *Villa des Quatre-Vents*, tome 2, par Jean Failler, aux éditions du Paléon.

². Ibidem.

Mais contrairement à certaines affaires précédentes, l'affrontement n'eut pas lieu. Le major Le Goff semblait tout à fait prêt à collaborer. C'était aussi un ami de la famille de la victime et il aspirait à voir rapidement cette enquête aboutir. L'aide de la capitaine Lester, dont la réputation n'était plus à faire, même auprès des gendarmes, tombait à pic.

Comme d'habitude dans ce genre de dossier d'assassinat d'un grand patron, deux pistes principales s'ouvraient : l'une dans le milieu des affaires, l'autre dans le cercle familial. Mary en avait l'habitude depuis le début de sa carrière, depuis la mort de Julien Poingt au bord de l'étang de Landudec ¹.

Mary et le major Le Goff allaient donc devoir interroger les familiers de la victime. Il fallait aussi naturellement se livrer à la traditionnelle enquête de voisinage qui fut confiée aux gendarmes de la brigade. Les collaborateurs de Sébastien Grabinsky à la GRIN et ses éventuels concurrents seraient bien évidemment aussi sur la sellette. Enfin, comme d'habitude, Mary avait demandé à son « lieutenant informatique », le très compétent Albert Passepoil, de faire toutes recherches utiles sur les principaux protagonistes de cette affaire.

La première personne que Mary rencontra fut la veuve, Éleine Grabinsky-Le Floch. Le major Le Goff avait botté en touche, trop impliqué dans des liens amicaux avec celle-ci, et s'était fait remplacer par son adjoint, l'adjudant Gagnaire. Sous l'emprise de tranquillisants, Éleine s'était, quant à elle, fait assister par sa belle-sœur. Il ne s'agissait bien évidemment pas de l'une des sœurs de Sébastien mais de Suzanne Le Floch, l'épouse du secrétaire d'État. Celle-ci n'ayant pas manqué de faire état de cette qualité, Mary s'était d'emblée trouvée un peu indisposée à son égard et laissait l'adjudant mener la conversation. On ne pouvait guère en l'occurrence parler d'interrogatoire.

Autour d'une tasse de thé, l'entretien tournait à la conversation mondaine entre l'adjudant de gendarmerie et l'épouse du notable assassiné. Mary pensait qu'il n'en sortirait rien de primordial et que, bien qu'indispensable, cette visite à la veuve s'avèrerait inutile. Éleine n'avait pu, entre deux sanglots, que rappeler les événements de cette soirée funeste. Pour sa part, Suzanne Le Floch vantait l'exemplarité du couple et les immenses qualités de chef d'entreprise de Sébastien, admiré de tous, collaborateurs, salariés et autres entrepreneurs de la région. De plus, Sébastien n'était pas un personnage médiatisé, il travaillait beaucoup, n'apparaissait pratiquement jamais en première ligne dans les médias, détestait être pris en photo et être mis en avant. Seule sa société importait. Et son épouse.

Des gens bien sous tous rapports, et même au-delà... voilà ce qu'étaient Sébastien et Éleine Grabinsky. Ça ne pouvait être qu'un crime crapuleux, Suzanne Le Floch en était convaincue. L'adjudant Gagnaire n'était pas loin de l'être, lui aussi.

Les entretiens avec les deux sœurs de Sébastien allèrent dans le même sens.

D'expérience, Mary savait que tout cela n'était qu'illusion, que jamais les situations en rapport avec un crime n'étaient aussi simples voire simplistes !

En rentrant à la brigade, elle prit connaissance des rapports des gendarmes qui avaient effectué l'enquête de voisinage. Là encore tout paraissait idyllique. On parlait de gens respectés, admirés. On parlait d'un chef d'entreprise modèle. On parlait d'un couple uni, amoureux comme au premier jour. L'un des témoins, le plus proche voisin, disait que Sébastien ne pouvait s'empêcher de revenir parfois dans la journée pour passer quelques moments avec sa femme ; Mary devinait l'air égrillard du déposant lorsqu'il avait ajouté au gendarme qui l'interrogeait « vous voyez pour quoi faire »...

Le rapport que lui fit parvenir Passepoil par mail était tout aussi édifiant sur la normalité du couple Sébastien et Éleine Grabinsky-Le Floch, et sur la société GRIN. S'il avait existé le moindre élément douteux, le « Lisbeth Sallander » breton l'aurait déniché. Mary lui faisait entièrement confiance à cet égard, sans trop savoir quelles voies empruntait Albert pour arriver à ses fins.

¹. *La mort au bord de l'étang*, par Jean Failler, aux éditions du Palémon.

Enfin la police scientifique n'avait pu faire parler les balles retrouvées dans le corps de Sébastien Grabinski. L'arme qui les avait tirées n'était répertoriée dans aucun fichier de police et étaient d'un calibre tout à fait banal et hélas trop répandu dans notre belle société moderne.

Rien ! Dans l'immédiat il n'y avait rien qui pouvait mener les enquêteurs sur une autre piste qu'un crime crapuleux.

Les interrogatoires que menèrent Mary et le major Le Goff au siège de la GRIN allaient s'avérer tout aussi décevants.

Les principaux cadres et les quelques salariés interrogés ne faisaient que confirmer ce qu'avait déclaré d'emblée le directeur général de la société, Jean-Pierre Aubrac : Sébastien Grabinsky était un chef d'entreprise modèle. Dirigeant intègre et efficace, patron aimé voir adulé de tous ses salariés, il n'y avait jamais eu le moindre accroc dans la gestion de l'entreprise, ni aucun conflit social. Même le délégué du syndicat majoritaire vantait les qualités de son patron.

Selon Jean-Pierre Aubrac, le PDG était aussi apprécié de ses principaux « collègues ». Il se refusait à employer le mot de « concurrent ».

Si l'on devait trouver un léger bémol dans ce concert de louanges, il s'agissait de l'attitude de Sébastien dans l'affaire de l'écotaxe. Tout d'abord fondamentalement hostile, il était rapidement rentré dans le rang sur les instances de son secrétaire d'État de beau-frère. Il avait fait équiper tous ses camions du dispositif réglementaire et tout le personnel avait suivi, même ceux qui s'étaient montrés les adversaires les plus virulents face à la « dictature verte des écolos » comme ils disaient. Peut-être d'ailleurs s'était-il un peu précipité à obtempérer puisqu'il était maintenant plus ou moins question de revenir en arrière...

Bref ! Rien, toujours rien. La gendarmerie allait devoir continuer de travailler sur l'hypothèse d'un crime crapuleux.

Rentrée à Quimper, c'est un peu mortifiée que Mary vint faire son rapport au divisionnaire Fabien.

— J'ai rarement vu des profils aussi lisses, patron, dut-elle avouer.

Selon son habitude, Fabien jouait avec sa règle en teck, sur son sous-main au buvard vert immaculé placé au milieu d'un bureau parfaitement rangé. Parfaitement rangé, comme la vie de Sébastien et Éleine Grabinsky-Le Floch. « Un peu trop beau d'ailleurs pour être vrai, pensait Mary en son for intérieur. »

— Pas de concurrents en embuscade ? Pas d'adultère qui aurait mal tourné ? demanda Fabien.

— Rien de rien, patron !

— Et sa succession ? Pas d'héritier impatient ?

— En homme d'affaires avisé conscient que tout pouvait arriver à tout moment, Sébastien Grabinsky avait parfaitement réglé sa succession, tout est bouclé.

— Bien ! Que voulez-vous, Mary, les crimes crapuleux existent ! La victime en fut Sébastien Grabinsky, c'eût pu être monsieur Dupont ou monsieur Durand.

Mary retint un sourire à ce « c'eût pu être.. » et sa mimique se transforma en un air dubitatif.

— Vous semblez sceptique, Mary ?

— Pas vraiment, patron, mais vous savez que je n'aime pas les échecs. Et, malgré tout, j'ai l'impression désagréable d'être passée à côté de quelque chose. Les familles des victimes ont le droit d'exiger la vérité. Cette fois, je crains que ce ne soit pas le cas. Malgré toute leur bonne volonté, les gendarmes ne sont pas prêts de mettre la main sur le coupable de ce crime crapuleux si tel est le cas, ni sur l'arme du crime qui doit rouiller au fond de la mer.

Mary savait pourtant que dans la grande majorité des cas, les victimes n'étaient pas agressées par des inconnus mais par un familier, un ami, un collègue, un membre de leur famille. Pour des raisons

diverses, des employés exécutaient leur employeur, des femmes se débarrassaient de leur mari, des maris tuaient leur femme parfois en les battant à mort, pire des mères assassinaient leur enfant. Mais restaient quand même les cas où il s'agissait effectivement d'un crime purement crapuleux, d'une agression qui avait mal tournée pour quelques euros ou une montre de prix... Il s'agissait souvent de l'œuvre de marginaux qu'il était bien difficile de retrouver.

— Monsieur le secrétaire d'État est bien sûr déçu, observa le commissaire Fabien, mais il fera le deuil de sa déception comme il fera le deuil de son beau-frère. Passez à autre chose, Mary. Le lieutenant Fortin vous attend avec impatience pour boucler les statistiques mensuelles, ajouta-t-il perfidement.

Mary se leva lentement avec cette perspective désespérante, non pas celle de retrouver Jean-Pierre Fortin mais bien celle de remplir des formulaires qui finiraient dans les tiroirs des services ministériels. Comme elle ouvrait la porte du bureau du commissaire, celui-ci l'interpela :

— Ah, Mary ! Vous savez que vous avez accumulé des jours de congés. Pensez-y !

À l'automne suivant, Mary Lester se résolut à aller goûter au printemps dans l'autre hémisphère, à savoir retourner en Australie comme elle se l'était promis à l'issue de l'affaire Vanco ¹.

Après le long voyage aérien, elle avait retrouvé ses amis Grossman qui l'avaient si bien hébergée la fois précédente dans leur domaine des *Trois-Rivières*. Tous étaient heureux de la revoir, d'autant qu'ils avaient appris comment elle avait pu mettre fin aux tristes agissements que le sieur Van Kerkelien dit Vanco avait exporté de l'Australie en Bretagne.

Si le premier soir Mary avait pu aller se coucher tôt en prétextant les fatigues du voyage, le lendemain elle ne put échapper à l'obligation de se mettre au piano. Elle rejeta un *Nocturne* de Chopin, puis une sonate de Mozart comme la première fois. Rose Grossman la relayait ensuite au clavier, faisant montre des grands progrès qu'elle avait accomplis. « C'est grâce à toi, dit-elle à Mary. En me souvenant des moments merveilleux que nous avons fait partager ta musique, je ne pouvais me contenter de rester au jazz et demeurer à un niveau médiocre en classique ! »

Le surlendemain, la famille Grossman avait organisé une petite réception en l'honneur de leur invitée, en conviant amis et voisins. En premier lieu, ils avaient invité Joe Wellington, le policier qui avait si bien aidé Mary dans son enquête officieuse lors de son précédent séjour. Et puis, parmi d'autres invités, ils avaient convié en guise de surprise leur plus proche voisin, voisin à l'aune de ce pays gigantesque. Ce n'était pas comme nous un voisin de palier ou du pavillon mitoyen dans un lotissement... mais du propriétaire de l'exploitation dont la ferme se situait à une heure de route de celle de Bert Grossman. La surprise, c'est que cet exploitant, François Maréchal, était d'origine française, installé depuis peu en Australie après avoir bourlingué sur d'autres continents.

Le constable Wellington avait pris du galon. Lui et son épouse Janet furent particulièrement heureux de revoir Mary et d'échanger quelques souvenirs avec elle. Wellington excusa Ed Mason dont l'âge et l'état de santé l'avaient empêché de se déplacer. Ce dernier en était mortifié car il avait beaucoup apprécié Mary ; celle-ci était aussi désolée car elle conservait un excellent souvenir de sa rencontre avec le vieux policier. Ils parlèrent aussi de Charlie le Dingue qui avait remplacé son père, à son décès, dans les fonctions de sorcier des Musgraves.

Pour sa part, François Maréchal était un quadragénaire d'allure athlétique, grand, blond aux yeux clairs, dont la barbe impeccablement taillée ne lui donnait qu'un faux air de broussard. Il semblait heureux de faire la connaissance d'une compatriote dans ce lieu un peu perdu au milieu de l'immense continent australien. Il raconta à Mary comment il avait quitté son Auvergne natale pour aller gagner sa vie à Londres tout d'abord, passant ensuite au Canada avant de venir s'installer en Australie depuis quelques mois. Ils vinrent à parler de la Bretagne que François connaissait pour y avoir passé quelques vacances avec ses parents.

¹. *Te souviens-tu de Souliko'o* ? par Jean Failler, aux éditions du Palémon.

Mary était un peu troublée. Pas tant par le charme indéniable qui émanait de toute la personne de son ex-compatriote que parce qu'elle semblait avoir déjà vu ce visage quelque part, bien que la barbe modifiait un peu ce sentiment.

Le dîner fut excellent. La cuisinière, madame Marvin, s'était surpassée et Tessa, la jeune domestique lubra, fit un service impeccable comme à son habitude. Les conversations furent animées tant on avait de choses à échanger. Rose et Mary se remirent ensuite au piano pour le plus grand plaisir des invités des Grossman. On prit des photos et Mary se fit photographier avec la famille Grossman, puis avec les Wellington, enfin avec François Maréchal.

La soirée se termina fort tard et Mary rejoignit sa chambre presque avec regret malgré un peu de fatigue. Néanmoins, une idée avait son chemin dans son esprit et elle prit le temps d'envoyer un e-mail à Albert Passepoil, lui enjoignant de lui faire parvenir une photo parue dans un avis de recherche quelques mois auparavant. Puis elle s'endormit, avec dans ses rêves un mélange de musique de Chopin et du ragtime de Rose, d'images de Joe Wellington, d'Ed Mason, de Charlie le Dingue, de son père Petits-Yeux, de François Maréchal, de la famille Grossman au complet, sur un fond de grands espaces australiens.

Lorsque le lendemain elle reçut de la part de son lieutenant informatique préféré la photo demandée, elle la compara avec la photo de François Maréchal prise la veille. Pas de doute : même dessin des sourcils, mêmes yeux, mêmes caractéristiques du nez très légèrement busqué... François Maréchal avait une ressemblance manifeste avec Sébastien Grabinsky !

A l'occasion d'une promenade avec Bert et Luke Grossman, dans leur gros 4x4 adapté à la topographie de la région, elle se fit conduire jusqu'à la ville pour y rencontrer le sergent Wellington. Visite de courtoisie, certes, mais dictée aussi par la curiosité qui titillait la nature intuitive de Mary. « Voilà ce qui me faisait penser que j'étais passée à côté de quelque chose, lors de mon enquête, songeait Mary ; je n'avais pas creusé cette histoire de disparition du frère jumeau de Sébastien, cette petite faille dans le tableau idyllique de la famille modèle. Mais en quoi cela pourrait avoir un rapport avec le meurtre de Sébastien Grabinsky ? »

— Dites-moi, Joe, demanda-telle au policier : connaissez-vous bien François Maréchal ?

— Bien, serait beaucoup dire, répondit Wellington dans ce dialogue qui avait lieu dans la langue anglaise que Mary maîtrise bien mais dont nous préférons vous donner la version française... Il est arrivé dans la région il y a quatre mois environ et je l'ai rencontré deux ou trois fois depuis. Mais pourquoi cette question ? Ne me dites pas, Mary, que vous êtes de nouveau venue faire une enquête officielle sur mon territoire ?

— Pas du tout. C'est une simple coïncidence. Cet homme ressemble fort à un homme qui a disparu depuis une vingtaine d'années, en Bretagne. Je me pose la question de savoir si c'est le même homme, voilà tout !

— A-t-il disparu après avoir commis un crime ? Un délit quelconque ?

— Non, je dirais simplement après une mésentente familiale relativement banale, une mésentente avec le patriarche de la famille qui voulait lui imposer son style de vie. Il a quitté le noyau familial alors qu'il était majeur, et semble avoir ensuite vécu sans doute dans différents pays, en changeant d'identité...

— Et alors, Mary ? Même à supposer qu'il se soit donné une nouvelle identité avec des papiers d'état-civil falsifié dans un pays à l'autre bout du monde, qu'y puis-je ? Je me vois mal déclencher une enquête pour aller vérifier son identité. Je vous aime bien, Mary – et peut-être avez-vous raison – mais sous quel prétexte pourrais-je agir ? Si vous saviez le nombre de personnes qui sont venues en Australie pour se forger une nouvelle vie ! C'est un peu comme votre Légion étrangère... C'est maintenant leur nouvelle patrie. Et sauf s'ils se conduisent de manière délictueuse, comme notre « ami » Van Kerkelien, laissons-les participer à la prospérité de notre île continent !

— Bien sûr, vous avez raison, Joe. Excusez-moi et parlons d'autres choses...

— Alors, ma chère Mary ? Ces vacances à l'autre bout du monde ?

— Très bien, patron. J'ai pu revoir tous mes amis et faire un peu de tourisme. C'est un beau et grand pays.

— Et pas même la moindre amorce d'une petite enquête au détour d'un village d'aborigènes ? demanda malicieusement Fabien.

— Eh bien... fit Mary.

« Et toc, pensa le divisionnaire. Envoyez la capitaine Lester en vacances au bout du monde, même en plein milieu d'un désert, et elle vous soulève un "lézard" planqué sous la moindre touffe d'herbe rabougrie ! »

— Que signifie ce « Eh bien ... », capitaine ?

— Eh bien ... refit Mary en songeant : « Aïe, je ne suis plus sa chère Mary et suis redevenue capitaine ! Marchons sur des œufs. »

« Voilà, patron, c'est en rapport avec l'affaire Grabinsky. Je pense, je crois... avoir retrouvé le frère jumeau de Sébastien Grabinsky, celui qui a disparu il y a vingt ans. Il vit en Australie sous le nom de François Maréchal.

— Mais en quoi cela pourrait avoir un rapport avec le meurtre de Sébastien Grabinsky ? rétorqua le commissaire Fabien.

— Je me suis fait aussi cette réflexion, patron. Et c'est aussi l'avis du sergent Wellington, le policier local.

— Et alors, Mary, tout est parfait ! Mais je vous connais trop bien pour ne pas savoir que vous avez une petite idée derrière la tête.

— Je sais que vous me connaissez bien, répondit Mary qui aurait pu ajouter : « mieux que mon père » ! Est-ce que je dois laisser la famille Grabinsky dans l'ignorance de ce que j'ai découvert ? D'un autre côté, tout le monde semble vivre cette « séparation » sans aucun souci depuis vingt ans.

« Peut-être devrais-je demander conseil à « Ludo », ajouta-t-elle en regardant Fabien avec un sourire taquin aux lèvres... Il connaît bien Yann Le Floch et saurait peut-être me donner de précieux conseils.

— Mais bien sûr, Mary, fit le commissaire dont le sourire était un peu forcé, votre ami Ludovic Mervent sera de bien meilleur conseil que la vieille bête que je suis !

— Allons, patron, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Mais le conseiller Mervent côtoie chaque jour le secrétaire d'État. En politique avisé, on ne peut lui retirer cette qualité, il saurait peut-être habilement demander ce qu'il convient de faire à Yann Le Floch ?

— De toute façon, quand Mary Lester a quelque chose dans sa tête de petite-fille de marin breton comment le lui retirer ? rétorqua Fabien. Alors faites comme bon vous semblera !

— C'est très délicat, capitaine Lester... très délicat... fit la voix douce du conseiller Mervent que Mary avait appelé sur sa ligne téléphonique privée. Certes je pourrais en parler à monsieur le secrétaire d'État... Vous pensez qu'il y a un lien avec la mort de ce, comment déjà, Gabinski ?

— Grabinsky, monsieur le conseiller. Sébastien Grabinsky. Non, monsieur. On voit mal Jean-Michel Grabinsky, alias François Maréchal – si c'est bien lui –, venir du bout du monde pour tuer son frère jumeau après vingt ans de séparation. Et avec quel mobile ? Simplement, Jean-Michel Grabinsky a deux sœurs qui aimeraient sans doute retrouver leur frère dans ces circonstances, et de plus peut-être qu'Élaine Le Floch, sœur de monsieur le secrétaire d'État et veuve de Sébastien Grabinsky, aimerait aussi retrouver le frère jumeau de son mari. D'autant qu'ils étaient amis d'enfance, d'après ce que je sais.

— C'est très délicat, répéta le conseiller Mervent. Qui nous dit que ce Jean-Michel Grabinsky, qui a disparu tout à fait volontairement et s'est refait une nouvelle vie au bout du monde, aimerait renouer avec sa famille ?

— Il semble, monsieur le conseiller, que Jean-Michel Grabinsky n'ait disparu qu'à cause de ses relations orageuses avec son père. Celui-ci étant décédé – peut-être l'ignore-t-il d'ailleurs – rien ne dit qu'il n'aimerait pas revoir ses sœurs, le pays de son enfance, ne serait-ce qu'épisodiquement, tout en conservant sa vie en Australie ?

— Bien, capitaine. Je vais en parler à monsieur le secrétaire d'État et je vous rappelle. Bonne soirée, capitaine.

— Merci, monsieur le conseiller. Bonne soirée également. »

Le conseiller particulier du président de la République, le contrôleur général de la Police nationale Ludovic Mervent, rappela la capitaine Mary Lester au commissariat de Quimper deux jours plus tard. Il lui fit savoir que monsieur le secrétaire d'État la recevrait le samedi suivant à Carantec, en compagnie de sa sœur, Éleine Le Floch veuve Grabinsky.

C'est ainsi que Mary Lester se retrouva de nouveau au cours d'une *tea party* dans la belle villa des Grabinsky à Carantec, avec Yann Le Floch et Éleine Grabinsky qui avaient invité leur ami Patrick Le Goff, le major de Gendarmerie.

Après quelques digressions mondaines comme Mary les abhorrait, la conversation se recentra sur le sujet qui avait motivé cette réunion.

Mary exposa les circonstances de sa rencontre avec François Maréchal en Australie, fit part de sa perplexité et exposa ses arguments comme elle l'avait fait auprès du commissaire Fabien et du conseiller Mervent. Bien évidemment, elle montra à ses interlocuteurs la photo de François Maréchal, en guettant la réaction surtout d'Éleine Grabinsky, mais celle-ci ne réagit pas.

De son côté, Yann Le Floch reprit l'un des arguments qui avait déjà été opposé à Mary. Rien ne prouvait que ce François Maréchal – s'il était bien Jean-Michel Grabinsky – souhaiterait renouer avec sa famille ? Éleine semblait adhérer assez fortement à cette opinion. Quant aux sœurs Grabinsky, il paraissait évident qu'elles seraient ravies de revoir l'enfant prodigue.

— Est-ce qu'il y a un détail physique qui permettrait de s'assurer qu'il s'agit bien de Jean-Michel, demanda Mary ? Un détail qui apparaîtrait sur la photo en plus de la ressemblance qui semble assez troublante, et qui m'a troublée personnellement en tout cas ?

— De toute façon, dit le major Le Goff, l'analyse des ADN apporterait une preuve irréfutable. Vous savez de plus que l'ADN de jumeaux homozygotes est identique.

— Mais nous n'en sommes pas là, major, répondit Mary. Une telle analyse ne serait demandée qu'en cas de conflit, et je ne vois pas très bien ce qui pourrait obliger François Maréchal de s'y soumettre s'il refuse d'avouer qu'il est bien Jean-Michel Grabinsky.

Et se tournant vers Éleine, elle lui demanda :

— Vous qui avez bien connu, je crois, Sébastien et Jean-Michel lorsque vous étiez enfants, comment reconnaissiez-vous l'un et l'autre ?

— Comme vous le savez, ils étaient en effet jumeaux homozygotes et étaient absolument semblables. D'autant que leur mère prenait un malin plaisir, comme beaucoup de parents de jumeaux, à les habiller tout à fait de la même manière. Ils avaient toutefois une très légère différence dans leur voix, et puis Jean-Michel avait un grain de beauté à la base de l'oreille droite.

Le major eut une sorte de petit hoquet qui attira l'attention de Mary et il fixa celle-ci d'un regard insistant.

— Capitaine, fit-il d'une voix sourde, puis-je vous parler un instant ?

Mary et Le Goff sortirent sur la terrasse, sous le regard interrogateur d'Éleine et Yann Le Floch. La baie de Morlaix scintillait sous le soleil. Un petit bateau bleu et blanc accostait sur l'île Louët, presque sous la terrasse. Un peu plus loin, le château du Taureau marquait de son architecture imposante l'entrée de la rivière de Morlaix, et sur l'autre rive, on apercevait la masse du cairn de Barnenez sortir d'une légère brume. Mais l'heure n'était pas à l'admiration du paysage.

— Que se passe-t-il major ? demanda Mary.

— Éleine Le Floch vient de nous dire que Jean-Michel Grabinsky portait un grain de beauté à la base de l'oreille droite... Or notre cadavre avait un grain de beauté à la base de l'oreille droite... S'il en est ainsi, la victime n'est pas le mari mais le beau-frère d'Éleine ! Le principe d'identité des ADN des deux frères jumeaux nous a leurrés.

— Aïe ! fit Mary. Cela change tout. Mon intuition... féminine – c'est l'adjectif que vous allez ajouter major, autant que je l'ajoute moi-même – me disait bien depuis le début que tout était un peu trop simple !

Les deux policiers revinrent dans le salon.

— Madame Grabinsky, pouvez-vous nous confirmer que c'est bien Jean-Michel qui avait un grain de beauté et non Sébastien ? demanda Mary.

Éleine Le Floch-Grabinsky blêmit et laissa échapper la tasse qu'elle tenait en main. La porcelaine explosa sur le carrelage.

— Éleine, ajouta le major Le Goff, je suis désolé. Je pense qu'il va nous falloir poursuivre cette conversation à la gendarmerie. Je vais vous demander de nous suivre.

— Comment, que se passe-t-il ? fit un Yan Le Floch dépassé par ces événements.

— Monsieur le secrétaire d'État, lui répondit Mary, appelez votre avocat. Je crois que votre sœur va en avoir besoin.

Mary Lester appela successivement le commissaire Fabien et le conseiller Mervent pour les informer de ce développement inattendu de l'affaire. Elle eut un peu de mal à joindre le conseiller et elle s'attarda dans les méandres de la téléphonie. Quant elle rejoignit le major Le Goff et l'adjudant Gagnaire en salle d'interrogatoire, Éleine Grabinsky était effondrée et la lumière blanche ne faisait qu'accentuer l'accablement qui avait assailli son visage.

— Madame Grabinsky vient de tout avouer, capitaine Lester. Gagnaire, fit le major à son adjoint, accompagnez-la dans votre bureau où elle pourra se reposer en attendant l'arrivée de son avocat. Nous reprendrons tout en sa présence. Venez, capitaine, je vais tout vous raconter.

En s'asseyant dans son fauteuil derrière son bureau après avoir invité Mary à s'asseoir dans le fauteuil visiteur, le major Le Goff semblait lui aussi accablé.

— Une bien triste affaire, capitaine... Oui, une bien triste affaire ! Qui aurait pu se douter que cette famille aurait pu être le théâtre d'un tel drame, un drame passionnel !

» Éleine Le Floch était amoureuse depuis toujours autant de Sébastien que de Jean-Michel Grabinsky. Bien sûr, elle ne pouvait en épouser qu'un. Et comme Serge Grabinsky ne voyait l'avenir qu'avec son fils Sébastien, c'est à celui-ci qu'il destina la fille de son ami Le Floch. Jean-Michel disparut tout autant en raison de ses divergences de perspectives professionnelles avec son père que par dépit amoureux. Il n'a jamais quitté la France, pas plus que la Bretagne d'ailleurs. Il avait refait sa vie à Rennes, où il dirigeait une galerie de peinture sous le nom de Michaël Bringas.

» Mariée à Sébastien, Éleine avait, après quelques années, fait de Jean-Michel alias Michaël son amant. Elle allait parfois le retrouver à Rennes, parfois il venait la voir à Carantec. Comme au bon vieux temps, pour la circonstance, il avait les mêmes vêtements que son frère qu'Éleine lui offrait généreusement, comme elle lui offrait la même voiture que son mari. C'est pour cela que le voisin disait que Sébastien ne pouvait s'empêcher de revenir dans la journée pour passer quelques moments avec sa femme... Il s'agissait en fait de Jean-Michel.

» Et puis au début de l'année, Sébastien est rentré un peu plus tôt que d'habitude. Il a aperçu Jean-Michel sortir de la villa. Il a eu une explication orageuse avec Éleine qui lui a tout avoué. Il a donné rendez-vous à son frère. L'entrevue a mal tourné. Sébastien a tué Jean-Michel. Il s'est ensuite enfui hors de France et vous l'avez retrouvé par le plus grand hasard en Australie. Éleine était au courant. Cela la fait malheureusement complice d'un crime, un crime qui ponctue une longue et double vie de passion amoureuse.

L'avocat d'Éleine Grabinsky-Le Floch venait d'arriver. Aux assises, il n'aurait sans doute pas trop de mal à obtenir une condamnation minimale de la part des jurés populaires.

Il restait aussi à lancer un mandat d'arrêt international à l'encontre de Sébastien Grabinsky alias François Maréchal. Là-bas, de l'autre côté du globe, le sergent Wellington serait sans doute chargé de l'exécuter. Il se dirait que, décidemment, son amie Mary avait un flair peu commun.

Pour l'heure, Mary rejoignait Quimper à bord de sa DS3. Elle glissa dans le lecteur un CD de Mozart : c'était *Così fan tutte*... « Ainsi font-elles toutes », heureusement que non !

JEAN-CLAUDE COLRAT
Morlaix, Paimpol, février-mars 2014